

Je communique à suivre, pour ceux que cela intéresse, un article signé par le critique Jean-Marc Boudier paru dans Littéraplume à la sortie de mon opus.

Jean-Paul Le Buhan, *Les signes sur la pierre. Les marques lapidaires des anciens tailleurs de pierre de Bretagne*. Fouesnant, Yoran Embanner, 2013. 360 pages, 370 photographies, 50 dessins, croquis ou cartes, 26 tableaux de synthèse pour 115 monuments étudiés.

« Cette étude est en fait un pèlerinage aux sources de notre histoire profonde et collective » (p. 15). On ne peut que saluer le sérieux et l'honnêteté du travail de Jean-Paul Le Buhan qui, au prix de longs efforts de recherche et de déplacements in-situ sur toute la Bretagne, a su nous donner un inventaire de relevés, ainsi qu'une analyse et un classement comparatif de ces marques de tailleurs de pierre, marques de tâcheron (terme que l'auteur récuse car souvent trop réducteur), de maîtres d'œuvres voire d'architectes, marques parfois aussi compagnonniques de passage ou « marques d'honneur », signes utilitaires ou identitaires... Ce qui aurait pu se présenter comme une fastidieuse et froide énumération de signes et de lieux se révèle finalement d'une lecture agréable, où l'on suit l'auteur pas à pas dans son périple, sa « chasse au trésor » comme il l'appelle, dans laquelle il nous fait part de ses émotions et de ses réflexions. Le Buhan, qui nous fait ainsi partager avec un plaisir non dissimulé sa passion, remarque peu de spécificité des marques bretonnes par rapport aux autres provinces françaises. On y retrouve ainsi de grands groupes : équerre, croix, rond solaire, cœur, marteaux ou pics, T, triangle, lune, carré (p. 325). Quel sens faut-il leur donner et ont-elles valeur de signes de reconnaissance initiatique, de « signatures » ou encore de supports de réalisation spirituelle ? Y a-t-il aussi parfois des références à d'antiques symboles celtiques ? Faut-il par ailleurs rechercher ces marques tout particulièrement à l'angle sud-est du chœur des églises (et parfois nord-est) comme on a souvent coutume de le dire ?

C'est dans cette perspective que l'auteur s'attarde particulièrement sur la présence et la signification du « quatre de chiffre », marque symbolique de maîtrise passée ensuite des tailleurs de pierre aux imprimeurs et libraires aux marchands (de toile) et, ainsi que de la « marque aux banderoles ». Délaissant un moment la glyptographie pour l'épigraphie, Jean-Paul Le Buhan s'intéresse aussi à certaines pierres tombales de maîtres d'œuvre que l'on peut trouver en divers lieux, avec toujours le même schéma de représentation des outils aux côtés de la Croix (souvent pattée et surmontant le Mont du Calvaire)¹. Aux armes du chevalier correspondent les outils de l'ouvrier, au blason de l'un la marque de l'autre. L'auteur porte aussi une attention particulière aux marques et graffiti de l'abbaye Notre-Dame de Beauport à Paimpol (n° 96) ainsi qu'à la pierre tombale et à l'équerre aux bords non parallèles de l'abbaye Notre-Dame de Bon-Repos en Saint-Gelven (n° 97)². Il montre par ailleurs que certaines marques et figures bretonnes s'insèrent parfois dans une grille ou un réseau de trait carré ou de trait en courbe (il s'agit de « clés » générales de marques, de matrices communes) et nous donne un aperçu des outils et du métier de la construction d'autrefois, avec quelques considérations plus techniques sur l'art de géométrie ou art du trait.

Parmi les nombreux bâtiments étudiés, certains sont traditionnellement mis en relation (avec ou sans preuves) avec les Templiers, fortement et anciennement implantés en Bretagne et souvent considérés comme les protecteurs des organisations de bâtisseurs. Il s'agit ainsi,

¹ S'il s'agit d'un ecclésiastique nous trouverons alors la représentation d'un calice et souvent d'un livre rectangulaire, s'il s'agit d'un chevalier celle d'une épée et parfois d'un écu blasonné, s'il s'agit d'un commerçant celle d'un symbole de sa profession (par exemple des ciseaux).

² On retrouve cette curieuse équerre à l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire.

entre autres, du Temple de Lanleff (n° 3), de Brélévenez en Lannion qui garde bien des mystères (n° 12), de l'église Saint-Pierre de Plurien (n° 64) avec sa belle pierre tombale d'un chevalier, de l'église de Lanhélin (n° 59) et de la chapelle Saint-Jean du Créac'h en Plédran (n° 112). L'histoire des Templiers en Bretagne reste encore à écrire, malgré quelques études existantes. Quelques pages ont aussi particulièrement retenu notre attention : celles consacrées au labyrinthe de la basilique de Guingamp (n° 26), aux marques de la terrasse du Mont-Saint-Michel (n° 88) et à deux représentations des Cinq Plaies du Christ, dont l'une en rapport avec le blason des carriers « aux mains meurtries » (église de Langolen et calvaire en Logonna-Daoulas, p. 233).

De 1815 à 1900, en Bretagne l'auteur ne recense pas moins de 830 vieilles églises détruites complètement ou partiellement et reconstruites selon les critères « modernes » de l'époque. De nombreuses croix et statues ont aussi été détruites, volées ou vandalisées et, aujourd'hui encore, de nombreux monuments religieux ou non sont en ruines ou en grave danger de s'effondrer ou de disparaître³. Il est par ailleurs souvent très difficile de dater et d'identifier telle pierre trouvée, tant il y a eu de reconstructions et de déplacements. Jean-Paul Le Buhan rappelle aussi le manque de documents anciens concernant les tailleurs de pierre de Bretagne, ainsi que le fait que « la majorité des monuments, de même époque [15^e siècle], en Bretagne, n'a aucun signe lapidaire. La lecture des tableaux de synthèse, qui comprennent plus de 300 signes différents sur près de 100 sites, nous permet de définir qu'un grand nombre de marques, les plus banales ou faciles, sont celles d'ouvriers travaillant à tâche » (p. 324). Par son ouvrage rare et précieux, il nous invite à poursuivre l'établissement de ce corpus des marques lapidaires. Malgré les atteintes du temps et les destructions ou oublis des hommes, les vieilles pierres de notre Bretagne ont encore beaucoup à nous apprendre par leur langage silencieux qui perdure malgré tout.

Par ailleurs, l'auteur ne fait qu'évoquer en passant les rapports complexes entre les traditions des tailleurs de pierre et l'Église, la référence chrétienne des Saints Devoirs de la fin du Moyen Âge étant particulièrement accentuée. Il nous donne aussi un texte de 1684 émanant du Parlement de Bretagne et dénonçant les impiétés et profanations des rituels secrets (p. 23) et évoque les procès en Sorbonne au milieu du 17^e siècle avec une condamnation des « pratiques impies, sacrilèges et superstitieuses » (p. 289)⁴. Les organisations de tailleurs de pierre étaient-elles réunies parfois en des confréries religieuses sous le patronage d'un saint (ici souvent saint Thomas ou saint Jean) ou en des confréries laïques séparées de l'Église, voire condamnées par elle ? Des antiques « secrets de métier » aux modernes « mythes fondateurs » de la Maçonnerie

³ L'auteur évoque le sort tragique de la chapelle Saint-Hervé de Guendol en Plélauff (n° 36). D'autres lieux seraient aussi à évoquer, comme par exemple la célèbre tour de Montbran (dans le 22) attribuée aux Templiers ou bien la fresque de la danse macabre à restaurer dans la chapelle de Ker-Maria-an-Iskuit en Plouha.

⁴ C'est un certain Compagnonnage dévié des « Dévoirants » qui a été condamné sous l'influence directe de la Compagnie du Saint-Sacrement (voir par exemple la censure des docteurs en théologie prononcée le 20 septembre 1645 et le 14 mars 1655 contre le serment des Compagnons du Devoir). Ainsi le maître-cordonnier Henry Buch, avec l'appui du baron Gaston de Renty, a proposé à cette époque un « recentrage » catholique du Compagnonnage de métier, avec notamment la création en 1645 d'une société des frères cordonniers (cf. Jean Antoine Vachet, *L'Artisan Chrestien ou la Vie du Bon Henry* [...], A Paris, Chez Guillaume Desprez, 1670).

qu'il met en avant, il faut vraiment franchir un grand pas⁵... sans parler de bien fâcheuses influences, falsifications ou dénaturations.

*

De plus, il faut rappeler aussi que Jean-Paul Le Buhan est un artiste plasticien de grande qualité alliant travail sur la matière et jeu des couleurs, ainsi qu'un poète, d'abord installé en région parisienne puis désormais dans sa Bretagne natale, dans la région de Paimpol. Pour ceux qui veulent découvrir ses œuvres originales reflétant une réelle sagesse de vie, une recherche des valeurs humaines et du sens spirituel, une fascination pour les visages et les regards, nous conseillons de découvrir son site internet : lebuhan.com⁶ et la monographie qui lui a été consacrée⁷. Sa démarche exigeante et féconde ne se départit pas non plus d'humour et de légèreté.

Jean-Marc Boudier

LES SIGNES SUR LA PIERRE : LA DÉNOMINATION DES PROFESSIONNELS DU BÂTIMENT AU MOYEN AGE EN BRETAGNE ET AILLEURS (extraits)

Mon livre devrait connaître une réédition sensiblement augmentée de très nombreuses découvertes.

La découverte dans une charte du XIII^e siècle du nom d'un probable maître d'œuvre de l'abbaye de Beauport, **Henrico De Roem**, *cémentario* nous a amené à rechercher les différentes dénominations des professionnels travaillant sur les chantiers au Moyen Âge. Notons qu'Henrico n'est pas nommé dans les dictionnaires d'artistes et artisans et ingénieurs de Y. P. Castel ni dans le Répertoire de R. Couffon.

⁵ On peut lire à ce sujet cet ouvrage de vulgarisation, qui vient lui aussi de paraître, où Jean-François Blondel essaie de faire le point sur le sujet : *Des Tailleurs de pierre aux Francs-Maçons. Mythe ou réalité ?* (Jean-Cyrille Godefroy, 2013).

⁶ Il nous y dit ainsi : « *Je propose des œuvres gravées et peintes, réalisées sur des supports originaux : bois de douelles, lattes de fûts, poutres et planches érigées en totems, ou encore, tuiles mécaniques* ».

⁷ Par Patrick Le Fur (Lelivredart, coll. « Artension », 2007).

Les noms de maître d'oeuvre concernant ces périodes anciennes sont assez rares en Bretagne où le premier *cementarius* connu se trouve dans la Cartulaire de Redon. Petrus est témoin dans un acte de Donges en 1104. Selon Pierre du Colombier le mot est courant jusqu'au XIV^e siècle.

Caementarius est un héritage des latins qui signifie maçon, celui qui utilise des *caementum* ou *caementa*, soit des pierres brutes et par le fait cette formidable invention que fut le mortier romain. C'est bien entendu l'origine du mot français ciment ou ciment. Nous pouvions en rester là mais il apparaît que la fonction du *cementarius* va bien au-delà du sens que nous entendons par l'ouvrier maçon d'aujourd'hui.

Le moine Jean Texier dit de Vendôme, est *cementarium*. C'est le constructeur du clocher de Vendôme au XII^e puis de l'une des tours de la cathédrale de Chartres, ce qui n'est pas rien.

Le terme *lathomus* est également usité, c'est un synonyme de *cementarius*, son sens latin premier est celui de carrier, tailleur de pierre mais il désigne assez souvent, un architecte.

En 1250, Jean de Chelles est *magister lathomus* ; Pierre de Montreuil *doctor lathomorum*. Cette fois il s'agit d'un titre universitaire prestigieux. L'un et l'autre ont œuvré sur la cathédrale Notre-Dame de Paris, Pierre serait l'architecte de la Sainte-Chapelle. Un personnage aussi important que Robert du Temple, architecte de Charles V, est qualifié de *lathome du roi*.

En 1477, Pelvoysin constructeur de l'Hôtel-Dieu et de N.D de Bourges s'intitule *maistre masson* ce qui est vraiment modeste.

Egalement usité, le terme *artifex/artifices* traduit par ouvrier : *Princeps artificium* désigne Gauzlin, l'illustre abbé de St Benoît sur Loire, en 1005-1030. A Chartres en 1050, Béranger est *artifex bonus, magister lapidum* et Lanfranc *mirabilis artifex ou mirificus aedificator*.

Erlande Brandebourg cite un Simon, *magister doctus fossarius géometricatis opéris* en 1200. C'est pompeux.

A Gisors, Etienne Hamon constate que les travaux exécutés sur l'église, en 1492-93, sont le fait de deux « massons » : Robert Jumel et Guillaume Le Maistre.

Les titres restent longtemps variés et imprécis ainsi maçon désigne aussi bien le tailleur de pierre, le couvreur, le plâtrier voire le travailleur occasionnel.

A la fin du Moyen Âge, à Quimper, Johannes Triugent, est désigné dans les comptes comme *lapiscida/lapicide/tailleur de pierre*. Le *lapicide*, pique le granite d'où le nom courant en Bretagne de *picoteur* pour désigner un tailleur de pierre. En Haute Bretagne on trouve *picaous*, en Basse Bretagne/Breizh izel *picoterien, piker men, pigour* à Treguier (XV^e), le carrier, *mengleuzier, maener*.

Les attributions peuvent être variées, en 1420, *le maistre des œuvres* du château de la Hunaudaye, aussi intervenant à Lamballe, s'appelle Hersart. Il n'empêche il est présent en 1383 à l'ost du roi de France avec son patron Jean Tournemine.

A Guingamp, Jean de Vennes puis Jean de Boves en 1442 circa, sont *maitres maçons* des fortifications de la ville. Yves de Kerguezengor, *maître maçon* est expert en 1454.

Le concepteur du plan du château ducal de Nantes, de la façade et du plan de la cathédrale se nomme Mathurin Rodier. En 1443-44 il est dit *maistre masson, architecte de la cathédrale*. Le registre capitulaire de 1450 à 1456 a *magister, architectus novi opéris* et en 1473, *mestre des œuvres (Bulletin Sté archéologie de Nantes, LXII, 1922, A. Bourdeaut)*.

Roland Le Besq à Tréguier est *magister opéris hujus ecclesia* (juin 1464).

Magister operum ou opéris signifie maître d'œuvre cette dénomination semble s'imposer et devient très courante avec le temps ; elle reflète imparfaitement le rôle qu'il est possible d'assigner aux divers maîtres d'œuvre.

Olivier Le Loergan en 1474 sur la charpente de Canihuel, *maitre charpentier hors pair*, est désigné comme *opvriier ou l'oupvriier*. La valeur de son travail lui vaudra d'être ennobli.

Kergrist-Moëlou en 1504, une inscription nomme Noël Serbon, *condutor*, mot désignant un entrepreneur d'ouvrage peut-être un conducteur de travaux, un adjoint au maître d'œuvre.

En 1507, Rolland Bouesnard constructeur du chœur de St Sauveur de Dinan est nommé *maitre ajousteur*, cette autre dénomination semble correspondre à celle d'appareilleur.

Etienne Beaumaner est *maitre d'œuvre* de St Jacut en 1496, plus tard en 1511 son frère Philippe est désigné *maitre oupvriier en pierre* sur l'inscription de St Nicolas de Plufur, il est conjointement *feurastier*

c'est-à-dire entrepreneur. Il conçoit, bâtit mais vend aussi des matériaux. C'est aussi le cas de maître Guy qui intervient en 1378 sur le château de Blain pour le compte d'Olivier de Clisson.

Le grand sculpteur Jean Goujou est nommé... *ymagier, architecte ou tailleur de pierre et maçon.*

1530 Fouquet Jehannou est *mestre de l'esvre* de l'église de pèlerinage de Bulat. Il semble qu'à cette période une différenciation des fonctions s'amorce vraiment.

1535, Guillaume Cozic est nommé sur l'inscription du clocher de Bourbriac *maitre de l'ouvrage* que l'on doit plutôt comprendre dans ce cas comme un synonyme, de maitre d'œuvre. Le terme maitre d'ouvrage étant réservé aujourd'hui au propriétaire de l'œuvre à réaliser.

C'est par le titre *maistre de l'ouvraige* que les architectes de N.D. d'Amiens Robert de Luzarches et Thomas de Courmont sont désignés.

St Mathieu de Morlaix : Yves Croazec, 1547 ; Guillaume Créhif, 1564 ; Michel Le Borgne, 1565-1583 ; Jean Le Cozker, 1595 ; Mathurin et Pierre Pledran, 1670, sont les maitres d'œuvre successifs de ce chantier interminable.

Au XVI^e siècle le terme architecte courant en Italie, déjà employé par Vitruve, s'impose progressivement. D'après Adolphe Lance la première apparition du mot en France figurerait dans un livre d'Ambroise Paré en 1545.

Le nom d'un possible bâtisseur de l'abbaye de Beauport apparaît dans une charte du XIII^e siècle, il s'agit du *cémentario*, *Henrico De Roem*.

Cette découverte entrouvre une fenêtre sur l'activité des bâtisseurs de l'abbaye. Elle apparaît dans la charte n° 350 datée de 1272 qui figure dans Le vol. IV, des *Anciens évêchés de Bretagne, (Paris-St Brieuc, 1855-1879, Geslin de Bourgogne et A. de Barthélémy)*. Nous avons eu l'opportunité de découvrir ce que nous pensons être l'identité jusque-là passée inaperçue, de l'un des acteurs de la construction de l'abbaye de Beauport.

Henrico de Roem, *cémentario*, n'a pas été remboursé d'un prêt qu'il a fait à un dénommé Gouriou : « ...*Vous devez savoir que la terre de Goriou, située entre le jardin dudit Lebaruait et le terrain de Jean dit Lemoine, et entre le terrain dudit Lebaruait et le terrain dudit Le Rei de Coiteret (Coaterec), serait exposée à la vente, selon la décision de notre cour, pour les dettes dues que ce même Goriou devait à Henri de Roem, maçon ; et n'ayant trouvé aucun acheteur, par la médiation judiciaire de notre cour, avons livré et assigné (donc adjudgé) à Henri les terres précitées pour lui et ses héritiers, en son nom et pour ses successeurs, en paix et possession perpétuelle ...* ».

Cette charte nous introduit à la fois dans l'univers judiciaire des dépendants de l'abbaye et nous donne le nom d'un bâtisseur que l'on imagine travaillant sur le monument, habitant à proximité du chantier et surtout protégé des chanoines. Le fait est trop rare pour devoir être signalé. Il s'agit donc d'un personnage important que l'on ménage.

Quant au terme *cémentario*, traduit par maçon, il a un sens beaucoup plus large que celui que nous connaissons. Plus qu'un simple maçon, il est possible que ce soit l'un des maîtres d'œuvre chargé de la construction du monument ou des digues. En tous cas suffisamment payé pour pouvoir prêter de l'argent à autrui et important pour être autant défendu par ses employeurs.

Hughes de St Victor au milieu du XII^e siècle nous éclaire : « *L'architecture se divise en maçonnerie (cementaria) qui concerne les tailleurs de pierre (latomos ou lapicida) et les maçons (cementarios)...* » Les termes s'emploient en fait à peu près au hasard. Au XVI^e siècle un sculpteur aussi talentueux que Jean Goujon est toujours nommé tailleur de pierre !

De Roem n'est ni un nom breton, ni roman mais probablement néerlandais, signifiant, Henri Le célèbre ou le connu en cette langue. Un autre nom étaye avec vraisemblance cette hypothèse, c'est la notation en 1245 et 1271 du patronyme d'une personne du nom de Réputart où il n'est pas difficile de reconnaître un équivalent français du nom du *cémentario*.

Cette solution hypothétique, redisons-le, à ma préférence sans écarter le fait que Roem peut apparaître comme une cacographie pour... Rouen. En 1160-70, Wace dans le roman de Rou (vers 245-247), n'écrit-il pas : *St Oiem de roem*, que le traducteur transcrit St Ouen de Rouen, *ou il moult repaira et le*

Mt St Michel richement estora...etc. Beauport étant fille de l'abbaye de la Lucerne, une intervention et un partage de savoir-faire venant de Normandie n'est pas déraisonnable à envisager.

| Lieux ou patronymes dans les chartes | GB n° | Date | Remarques ou autres lieux, noms de personnes, présents dans la charte |
|--------------------------------------|-------|------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Reputart | 161 | 1245 | Reputart/Réputé en français = Roem en néerlandais. En breton ce serait Brudet qui n'apparaît pas ici. |
| Flandria | 319 | 1269 | Echange de terre en Yvias |
| Le Dic (ruisseau du Runiou) | 323 | 1271 | <i>Que vocatur Le Dic</i> (2 mentions). Origine néerlandaise du mot digue, en français et en breton. |
| Repucart | 345 | 1271 | Le nom réapparaît 26 ans plus tard, cacographie probable, le T est devenu C. |
| Henrico de Roem | 350 | 1272 | Le procès. Une seule mention du nom. Coïncidence ? Reputart en roman et Roem en néerlandais, ont le même sens de : connu, réputé. |
| ...roen | 354 | 1273 | 1 ^{ère} apparition tronquée probable de Terroen. Proximité des dates. |
| Dic | 364 | 1278 | <i>Aquam dictam Dic</i> , le ruisseau de la digue qui longe la clôture et la digue. |
| Crukaroen/ <i>Cruk ar roen</i> | 365 | 1278 | La butte de Roem. Ce qui nous renvoie au <i>cementario</i> Henri, logique utilisateur de la carrière. |
| Terroen | 366 | 1278 | Échange d'une terre proche de Terroen de Ploezoc et de la clôture nouvelle du monastère... Le lieu est bien situé, d'autres indications confirment ceci. |
| Terroem | 382 | 1292 | Sur le chemin de Rocohel, la Noë Ste Hélène. (La fontaine du Terron). La terre de Roem jadis terre de Gouriou |

Pour étayer notre thèse préférée nous avons d'autres éléments concordants : la charte 319, de 1269, *Acquisition par échange, de Yves, fils du recteur d'Yvias*, qui mentionne explicitement la présence flamande en Goëlo. Il s'agit d'un échange de terre où il est question d'un pont probablement sur le Leff en Yvias et surtout du prénom de Flandria, une fille de la veuve d'Eudon fille Gauthier. Il semble que l'on ait fait appel à des spécialistes venant du plat pays, avec lequel la Bretagne ne cessera jamais d'être en relation d'affaire au cours des siècles. La date de cette charte, proche de celle du procès de 1272, étaye cette possibilité.

Dans le dernier tiers du XIII^e siècle les chanoines de Beauport se préoccupent davantage de la protection de leur abbaye des assauts de la mer et c'est une charte de 1283 qui se trouve être particulièrement explicite sur ce point. Il y est question de la nouvelle chaussée et du talus de défense contre la mer. A cet effet de grands travaux sont engagés. Les chanoines font construire des murs autour de leur enclos puis des digues de protection et les meilleurs spécialistes de ces questions sont les ingénieurs des Pays-Bas.

La protection contre la mer a vraiment été une constante. Dès que la construction des bâtiments abbatiaux fut suffisamment avancée ils s'en préoccupèrent. C'est probablement par la construction du mur de clôture, appelé plus tard la Grande digue en sa partie nord que les travaux débutèrent (autre mention, 1301).

Le grand talus fut mis en chantier dès le dernier tiers du XIII^e siècle. Cet ouvrage long de 770 m, large de 4, apparaît formellement dans les écrits qui nous restent et d'abord dans un compte-rendu d'un procès de 1470 où l'on trouve la mention *grand tallut de pierre* (ADC d'A, H 44).

Il faut attendre l'année 1597 (Attal François. *Beauport, une abbaye des prémontrés en Goëlo*, 1997) pour avoir une description plus substantielle de l'édifice ainsi que la mention du Pont de l'abbé, entre le Crukin et le rivage du Billiec. C'est-à-dire l'anse d'échouage la plus probable des barges apportant les matériaux importés : chaux, calcaire, granite... Cet ouvrage a dû être édifié logiquement dans la même période que le grand talus et réaménagé au XV^e siècle quand l'on construisit le moulin à marée de Poulafret.

Noms de Compagnon, surnoms compagnonniques

Le nom de compagnon d'un usage constant et immémorial institue le passage d'un état à un autre c'est-à-dire de l'état commun ou profane à celui d'initié appartenant à un groupe à une société ayant des règles propres. L'apparition de tels termes se révèle très informative d'une situation donnée.

En 1307 Hervé, le maçon qui construit la chapelle des Carmes à Ploermel a pour patronyme Le Compagnon. Il semble bien que ce soit l'une des premières mentions de ce mot si évocateur mais rare en Bretagne où, par ailleurs les noms compagnonniques, mis à part Claude Texier dit La Pensée, architecte à Landerneau en 1676, se révèlent furtifs.

Cependant, à l'orée du XVI^e siècle l'inscription de St Nicolas de Plufur, déjà évoquée, nous révèle le nom de plusieurs personnages dont celui de Jean de Plusquellec, le plus éminent, « celui qui fit le devis » c'est-à-dire les plans de la future chapelle. C'est un seigneur riche et influent. Il est propriétaire sur son fief de Bruillac en Plounérin d'une importante carrière qui restera longtemps en activité. On peut supposer qu'il est par le fait en contact régulier avec les bâtisseurs alors très actifs de la région de Morlaix.

Jean de Plusquellec fit non seulement les plans/devis mais comme le spécifie le texte lapidaire « en cette forme et à sa guise » ce qui précise bien sa forte implication non seulement financière, matérielle (les pierres de sa carrière) mais aussi créative dans ce projet. C'est une affirmation de paternité.

En 1445 un noble de Sibiril (non loin de Morlaix) nommé Yves de Kergoulouarn travaille comme tailleur de pierre sur la basilique du Folgoët. Les nobles passionnés d'architecture ne sont pas rares.

Notons que Philippe Beaumaner qualifié « de maître ouvrier de la pierre » figure en troisième position sur l'inscription. Il est probablement l'exécutant du travail mais aussi sans doute le co-créateur avec le sire de Bruillac, du nouveau concept architectural qui fera sa célébrité.

« De bon cœur » intercalé entre deux titres de noblesse bien attestés laisse songeur. A quoi correspond cette dénomination ? Est-ce le nom d'une terre ? Nous ne l'avons pas trouvée même sous une forme bretonne, qui serait, *Kalon mat*.

Cela signifie-t-il : qu'il a réalisé ce projet de bon cœur c'est-à-dire bénévolement, gracieusement ? C'est ce que pense Christian Millet (Les Beaumanoir une dynastie de maîtres d'œuvre au temps de la duchesse Anne, Morlaix 2017).

Il reste à remarquer que ce vocable se rapproche des noms de Compagnon qu'ils se donnaient et se donnent toujours. C'était bien entendu le cas chez les tailleurs de pierre.

La référence au cœur est permanente dans ces sociétés professionnelles. Dans *Travail et Honneur*, J.M. Mathonière et L. Bastart notent la grande fréquence au XVIII^e siècle, particulièrement sur le rôle d'Avignon des Compagnons Passants du Tour de France, de noms comme Jolicoeur ou Francoeur. Ce qui les placent en tête de l'ensemble de noms initiatiques présents dans ce document. Il y a bien

entendu d'autres références de représentation du cœur, par exemple : les marques lapidaires où d'innombrables cœurs peuplent nos vieux murs, les signes d'imprimeurs-libraires, les quatre de chiffre de marchand...

Récemment nous avons trouvé une marque particulièrement significative sur une sablière de l'église de Tredrez. Le sculpteur et charpentier Jean Jouhaff a laissé son nom, une date (1500) et une marque représentant l'entrelacement d'un cœur et d'une équerre. L'on sait d'autre part que Jean Jouhaff a travaillé sur nombre de monuments de notre région que c'était un compagnon charpentier itinérant. Le cœur signifie le lien affectif, la fraternité des gens travaillant ensemble et l'équerre la rigueur nécessaire de celui qui bâtit. Nous pensons qu'il s'agit là de l'emblème d'une fraternité de métier, d'une confrérie, sinon d'un compagnonnage. Malheureusement, nous n'avons que ce signe pour aller plus avant en notre approche.

L'équerre en laiton, déjà évoquée plus avant, trouvée en 1830 sous la pierre de fondation du pont de Baal à Limerick, porte graver un cœur présent des deux côtés à l'endroit de l'angle droit. L'équerre était portée en sautoir. L'inscription gravée est une formule remarquable dont on peut faire un témoignage ancien du symbolisme des anciens bâtisseurs, dans un contexte ici de terrain. Du fait de sa date, 1507, l'inscription de l'équerre de Limerick montre que les outils faisaient l'objet de considérations intellectuelles et morales quant à leur sens emblématique, depuis fort longtemps.

La formulation particulièrement morale de l'inscription, le rappel très symbolique du niveau et de l'équerre, la présence du cœur sont autant d'éléments qui font que cet objet n'a pu appartenir qu'à un maître maçon de premier plan.

Alors Jean de Plusquellec fut-il un compagnon ou un civil affilié ou accepté à une confrérie de métier ? Boncoeur est-t-il son nom d'initié au Devoir de maçon ?

Son statut de membre de l'aristocratie apparaît bien entendu comme un vrai obstacle encore qu'à cette date la *Coutume de Bretagne* permettait encore à un noble de travailler en mettant en « réserve » sa noblesse. Ce n'est pas le cas ici car la participation de Jean de Plusquellec à la montre de Tréguier de 1481 est attestée (Il annonce un revenu de 400 Livres) ainsi qu'à celle de 1503 où il se présente avec six chevaux (Source, site Tudchentil).

Jean-Paul Le Buhan